



© Nicolas Robin

Mélanie Faucher

Peintre verrier

Vous avez d'abord suivi une formation en arts plastiques. Souhaitiez-vous être peintre, sculptrice... ? Comment en êtes-vous arrivée au vitrail ?

Je n'avais pas forcément un objectif précis, mais je savais que l'art était important pour moi. J'ai étudié pendant trois ans aux Ateliers des Beaux-Arts de la Ville de Paris, en dessin et en modelage. Puis il y a eu un élément déclencheur, lors d'une exposition au Louvre où un artiste belge, Wim Delvoye, présentait un grand vitrail, très contemporain. C'était la première fois que je voyais cela et que je prenais conscience que c'était une technique vivante, pas seulement liée au passé. Cette expérience a été ma porte d'entrée.

Comment avez-vous ensuite tracé votre chemin ?

J'ai visité des ateliers. Je voulais savoir comment, pour quoi et pour qui on faisait du vitrail, qui étaient les artisans qui s'y consacraient. Ce n'était pas facile. Très occupés, les verriers n'avaient pas toujours le temps de me recevoir. Il y a eu beaucoup d'échanges téléphoniques aussi. J'ai su que c'était ce que je voulais faire. Je me suis renseignée pour passer le concours d'entrée au lycée Lucas de Nehou. J'ai fait une formation de deux ans en verre froid, préparatoire au CAP vitrail. Ce diplôme apprend à être coupeur, monteur. Mais il n'y a pas de peinture et de gravure. Cela me manquait. J'ai donc fait une formation complémentaire pour me familiariser avec les techniques de peinture sur verre.

Puis c'est au sein d'ateliers que vous apprenez véritablement votre métier...

Oui, d'abord auprès de Justine Dablanc. Elle est devenue une amie, avec qui j'ai fait mes premiers chantiers. J'ai eu l'occasion de voir, concrètement, comment un atelier fonctionnait. J'ai réalisé que c'était possible. Puis j'ai quitté Paris et suis arrivée à Lyon. Grâce à une



convention avec l'Institut régional pour les Métiers d'art et la Création contemporaine (IRMACC) de Saint-Étienne, j'ai travaillé pendant un an dans l'atelier de Maryline Monel. J'ai également eu la chance de rencontrer le grand verrier lyonnais Jean-Jacques Fanjat, fort de cinquante années d'expérience. Ce sont des personnes précieuses, qui m'ont énormément appris. D'ailleurs, nous continuons à travailler ensemble sur certains projets. Il y a un partage. C'est une vraie famille professionnelle.

En 2017, vous faites le grand saut en ouvrant votre atelier. Comment se répartit aujourd'hui votre activité, entre restauration et création ?

J'ai d'abord partagé un atelier à Lyon, avec une céramiste, jusqu'en 2023. Puis j'ai déménagé à Villeurbanne. Dès le début, les deux volets du métier m'attiraient. Mais, curieusement, je fais relativement peu de restauration de vitraux anciens, pour des édifices civils ou religieux. On me sollicite surtout pour de la création. C'est une bonne surprise, je m'attendais à ce que ce soit plutôt l'inverse... Quelle que soit l'époque du vitrail, ce qui m'intéresse est son rapport à l'architecture. J'ai toujours beaucoup de plaisir à voir comment un vitrail interagit avec son environnement, comment il a été pensé pour un lieu.

Vous travaillez pour des architectes, des décorateurs, des particuliers... Comment répondre aux demandes d'un commanditaire, tout en conservant votre part de créativité ?

C'est un art appliqué, avec un cahier des charges précis. Spontanément, je vais plutôt vers l'abstraction. Mais je fais aussi du figuratif. Certains commanditaires ont une idée très précise de ce qu'ils souhaitent, d'autres préfèrent que je leur fasse des propositions à partir de l'espace dans lequel va venir s'insérer le vitrail. On peut aussi me demander de réaliser une verrière dans un style particulier, inspiré de celui de l'École de Nancy, par exemple. Je fais des recherches pour pouvoir interpréter. Il ne s'agit en aucun cas de faire de la copie, mais de la création. Je me nourris du lieu, de son usage, de son ambiance. Commander un vitrail n'est pas anodin. Je discute longuement avec le client, j'essaie de comprendre ce qui l'a encouragé à le faire. Chaque projet a son histoire.

Le vitrail est un art ancestral. Les techniques ont-elles évolué au fil du temps, les nouvelles technologies s'y invitent-elles ?

Les étapes de conception et de création d'un vitrail ont très peu changé. Il y a eu quelques évolutions, mais cela reste un métier très traditionnel. Les gestes sont les mêmes qu'il y a des siècles. Je n'utilise pas de machines à commandes numériques. La modernité permet de simplifier certaines choses. J'ai un four à programmateur, par exemple, mais cela ne change pas le processus de fabrication !

Avez-vous l'impression qu'il y a actuellement un regain d'intérêt pour le vitrail ?

Depuis quelques années déjà, le regard change. Le vitrail existe en dehors de sa dimension patrimoniale. Il y a un engouement pour la création contemporaine. La question de la lumière transformée intéresse. Les possibilités sont infinies. Les architectes, les décorateurs,





qui sont des prescripteurs, jouent un rôle important. Ils contribuent à remettre en valeur cet art en proposant à leurs clients d'intégrer un vitrail à leur projet.

Quelles sont les principales difficultés que vous rencontrez au quotidien ?

L'augmentation du coût des matériaux a évidemment un impact. Trouver un atelier plus grand est quelque chose de compliqué, pouvoir rester en centre-ville l'est encore plus. À Villeurbanne, il y a une vraie volonté politique de conserver l'artisanat au cœur de la ville, d'encourager la création artistique et les métiers d'art en particulier.

Sur quels chantiers travaillez-vous en ce moment ?

J'ai plusieurs restaurations en cours. Il y a aussi un projet qui est en train de voir le jour avec un designer. C'est la première fois pour moi. J'apprécie beaucoup le travail de collaboration. J'aime cette idée de rencontre et d'échange avec d'autres métiers, de partager nos savoir-faire, nos envies. D'aller au-delà de ce que l'on connaît. C'est encore trop tôt pour en parler, mais c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup.

En parallèle à vos activités de création et de restauration, vous développez un travail personnel que vous appelez le « vitrail d'atelier », basé sur la recherche et l'expérimentation. Est-ce une façon de donner libre cours à votre imagination et à votre intuition, hors de toute contrainte commerciale ?

C'est quelque chose qui est présent depuis le début. À l'atelier, j'ai toujours veillé à garder un temps pour chercher, expérimenter. Parfois, cela reste au stade de l'échantillonnage. Il y a des pièces que je conserve, que je peux exposer sans que cela soit prémédité. Ce n'est pas un but en soi. J'ai besoin de ces moments pour réfléchir, tester... Et, souvent, ces recherches de « laboratoire » me servent pour les commandes. Tout est lié.

Propos recueillis par Guillaume Morel

Atelier Faucher, 142 cours Tolstoï, 69100 Villeurbanne
06 51 55 88 56, <https://atelier-faucher.com>

